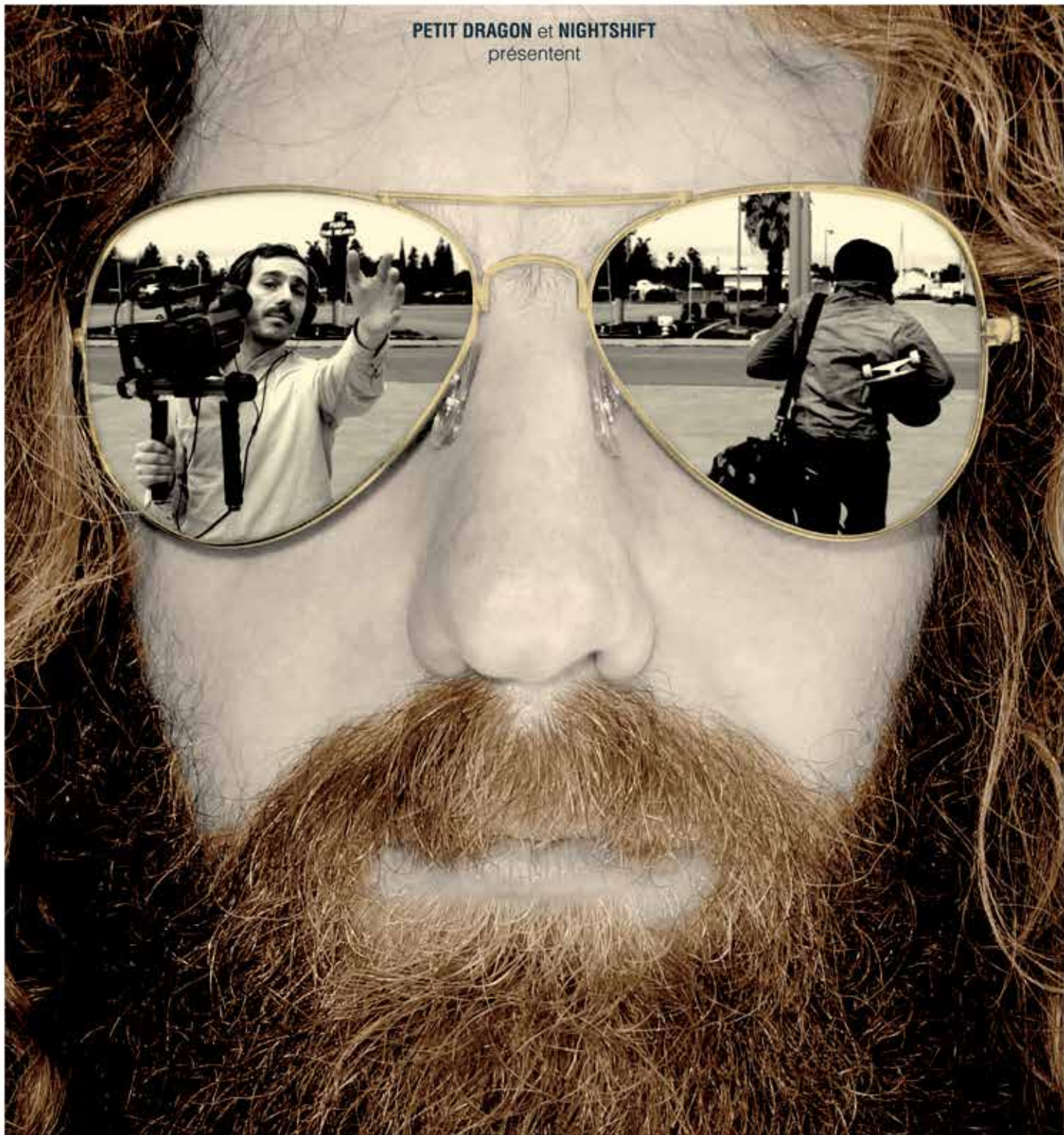


PETIT DRAGON et NIGHTSHIFT
présentent



Un film de PHILIPPE PETIT

DANGER DAVE

avec
DAVID MARTELEUR

SYNOPSIS

«Danger Dave» ou les tribulations d'un skateur professionnel en bout de course mais sans la moindre envie de mettre un terme à sa carrière. Pendant cinq ans, un cinéaste questionne la chute d'un homme qui ne parvient plus à se maintenir à un niveau professionnel tant sa vie est une longue dérive festive et libertaire. Au fil du temps, leur relation grandit et un personnage se crée envers et contre le film. «Danger Dave» ou les aventures drôles et sans concession d'une passion vécue dans la brume.



ENTRETIEN AVEC LE REALISATEUR

Pourquoi as-tu décidé de passer au documentaire avec *Danger Dave*?

Philippe Petit: L'idée de départ de ce projet était de filmer le passage d'un état à un autre, d'aborder la notion de fin de carrière. Au départ, j'ai écrit un scénario de fiction. Quand je l'ai proposé à plusieurs productions, m'est revenu assez rapidement aux oreilles que s'agissant des rôles principaux, on ne me laisserait pas travailler qu'avec des skateurs: il fallait que j'aie des têtes d'affiches pour permettre de monter le budget du film... Je ne suis pas Larry Clark! Je me suis senti un peu coincé, parce que l'idée de départ c'était de pouvoir tourner avec des skateurs, des vrais, de traiter ce thème-là, dans ce milieu-là, avec des corps et des codes qui leur appartiennent. Par ailleurs, j'ai toujours cultivé l'idée de proposer au spectateur un personnage interprété par un «comédien» vierge de tout passé, quelqu'un dans lequel il ne peut rien projeter. Je trouve d'ailleurs regrettable que le système de financement du cinéma français ne le permette pas davantage.

Le skate, c'était là tout de suite?

Non, au départ, je voulais filmer le rapport de quelqu'un avec sa passion. Je voulais parler de moi. Je me suis interrogé sur le moment où j'en étais avec mon travail dans le cinéma depuis une quinzaine d'années, après quelques déconvenues et remises en question. Je voulais parler de quelqu'un qui vit avec une passion chevillée au corps, comme moi avec le cinéma. Le skate est venu plus tard, comme un territoire d'ancrage, également comme une continuité. J'avais entamé un travail autour de ce milieu lors de mon premier long-métrage *Insouciants*, dans lequel les skaters n'apparaissent pas en train de skater. Le skate était encore présent dans la société comme un milieu alternatif qui ne s'était pas

effondré. Un endroit libertaire, gai, dynamique et moderne. Beaucoup de gens que je connaissais se sont constitués dans cette marge-là; ils se sont inventés une vie avec cette passion, et ils ont réussi à composer des choses que je trouvais intéressantes de questionner.

Comment le projet a-t-il évolué vers le documentaire?

Je voulais que le film avance. Je souhaitais caster le premier rôle en rencontrant plusieurs skateurs qui correspondaient au profil du personnage principal. Je voulais quelqu'un qui soit haut en couleurs, suffisamment proche de la porte de sortie afin de travailler sur cette notion de fin de carrière. Quelqu'un qui soit une figure dans le milieu. J'ai donc rencontré un espagnol au Pays Basque, un français à Paris, un suisse à Bâle, et un belge à Bruxelles. J'ai décidé de travailler avec le Belge, David Martelleur. J'ai commencé à faire des essais avec lui, à filmer un peu des choses dans la rue, à droite et à gauche, pour apporter de la matière au scénario que j'étais en train d'écrire. Je l'ai terminé mais les difficultés demeuraient pour monter le film. Il y avait toujours cette histoire de casting. On me disait: "Non, pas avec David, c'est pas possible". De mon côté, je persistais à vouloir faire le film avec David, je lui ai alors proposé: "Est-ce que tu serais d'accord pour que le film mute sur un principe plus documentaire?" Il m'a répondu qu'il n'avait pas trop envie d'exposer sa vie et qu'on n'avait pas parlé de ça au départ. J'ai un peu laissé passer les choses et puis je suis revenu à la charge quelques semaines ou quelques mois plus tard. Autour de lui en Belgique, des gens disaient: "Ouais, attention, un français qui fait un documentaire sur un Belge, il veut faire du Strip-Tease." Dans le milieu, il y avait une grosse méfiance.

Du reste, ceci est assez intéressant car bien que tous les skateurs se filment 24 h sur 24, là, le fait de voir quelqu'un arriver de l'extérieur pour faire un film dont ils sentaient que ça allait être un peu au long cours, les a fait flipper. Mais de fil en aiguille, David a finalement accepté. Nous avons repris «les essais». Dans le film rien n'est chronologique. Le premier tournage qu'on a fait correspond à la séquence des travaux d'intérêt général. Il a eu un problème avec un policier, il m'a appelé en me disant "Il faut que je fasse des TIG à Charleroi". Je me suis alors dit: "Voilà, si on doit faire ce film, c'est là que le tournage doit commencer, on ne peut pas se permettre de louper ça: David en train de ranger des livres dans une médiathèque, ça ne va pas arriver souvent". A ce stade, je n'avais plus de producteur, mais Estrella Productions a décidé de m'aider à démarrer. Ça m'a permis de récupérer une caméra et nous sommes partis en équipe réduite (à trois) pour filmer ces travaux d'intérêt général. C'est à l'issue de cette séquence que je me suis aperçu qu'on ne pourrait pas tourner à plusieurs. Malgré une configuration où nous étions assez tranquilles: Charleroi, la médiathèque... David ne bougeait pas énormément, il ne faisait pas de skate.

Rentré à Bruxelles, David a repris sa vie festive habituelle. Tout est devenu beaucoup plus mobile et ses conditions de vie (ne sachant pas où il allait le lendemain, squattant de nombreux appartements...) me sont apparues définitivement incompatibles avec une équipe de tournage «classique». Dès notre retour à Paris, j'ai pris la décision de faire ce film seul.

Finalement, le dispositif, tout comme le choix du documentaire sont des choix qui se sont imposés naturellement. J'ai monté cette séquence, quelques essais, puis j'ai rapidement rencontré Emmanuelle Lepers (Petit Dragon) qui au regard de ces fragments m'a tout de suite proposé de produire le film en acceptant ma volonté de tourner au long cours, me laissant la possibilité d'aller puiser des éléments de vie en creux, de pénétrer dans ce milieu en profondeur. Dans le même temps, Bertrand Trichet (le Team manager skate de Carhartt) a résolu une grande partie des problèmes de tournage en m'intégrant à son équipe, m'offrant là la possibilité de rester chevillé au corps de David. Le tournage s'est étalé sur un peu plus de cinq ans. Le contraire de mon premier film, *Insouciants*, qui fut tourné en trois jours!





Quelle a été ta première impression en rencontrant David?

Il n'était pas tout seul, il l'est rarement. C'était en milieu de journée à Bruxelles. Nous nous sommes évidemment rencontrés autour d'une bière. Il était quand même assez timide au début. Je sentais qu'il y avait une espèce de force en lui, une grande insouciance, mais aussi une grande fêlure, camouflée sous une grande timidité. C'est aussi ce qui transparait dans le film; il y a beaucoup de moments où il questionne la communication qu'on a entre nous. Alors qu'il est décrit comme quelqu'un qui se met beaucoup en avant, qui fait le con tout le temps, ou comme le premier à embringer plein de gens dans plein d'histoires, je me suis aperçu qu'il était très en retrait de lui-même...

Quel est son statut dans le monde du skate?

Comme l'idée première du film, c'était de parler de moi, de mon statut de cinéaste, de ma passion, bref de quelqu'un en devenir..., j'ai choisi un skateur professionnel – qui, parce qu'il est professionnel, a un très bon niveau –, mais qui ne soit pas un Tony Hawk, pas un personnage qui collectionne les trophées. Mon cinéma se penche sur des personnages en marge, en quête de reconnaissance, en proie

à la frustration ou dans des zones de vie qui témoignent d'une fragilité, toujours dans des zones de questionnement qui révèlent une humanité. David n'est pas exactement comme ça. Dans le milieu européen, il est connu comme quelqu'un d'un peu fou, qui aime faire la fête, qui skate de manière engagée, avec beaucoup de style. Il est aussi respecté pour son intégrité par rapport au milieu, vis à vis des sponsors. Ce n'est pas quelqu'un qui va chercher à gagner de l'argent, à faire de la lèche ou à provoquer de l'empathie à tout prix. Il n'est pas du tout carriériste; il vit au jour le jour. Il se laisse porter, n'a pas pu aller à l'encontre de la vieillesse de son corps. Entre 25 et 35 ans, les années passent et on skate de moins en moins bien. Ce qui m'a tout de suite intéressé chez lui, c'est sa «volonté» consciente ou inconsciente d'aller à l'encontre de la nature des choses, le déni de la réalité et tout ce que cela comporte de fragilité. Ce qui finalement constitue une figure qui flirte avec l'anti-héros.

La singularité, c'est que tu es toi aussi acteur du documentaire. C'est aussi un film sur la relation entre filmeur et filmé.

Elle s'est imposée comme un moyen de travailler. Les tournages se sont succédés

et j'avais l'impression de vivre un peu tout le temps les mêmes choses. J'ai rapidement eu des doutes face à cette forme de ritournelle. Je cherchais quelque chose que je ne parvenais pas à obtenir. Le fait d'en parler c'était déjà un travail. Le film s'est constitué en un dialogue entre nous, David n'arrivait pas à confier des choses intimes quand je lui posais des questions – à l'instar de cette séquence où je lui demande où il en est de ses problèmes de cœur et qu'il me répond qu'il vaut mieux en parler à un autre moment. C'était tout le temps "à un autre moment". Je lui ai répondu qu'à ce compte là on pouvait aussi faire le film "plus tard, à un autre moment...".

J'ai décidé d'«entrer» dans le film afin de provoquer une rupture et créer une dynamique qui nous emporte. Et puis c'est vrai que j'ai toujours adoré jouer la comédie, j'ai commencé à jouer dans les films de copains de promo lors de mes études, puis, encouragé par une volonté de vivre mille vies et la possibilité de travailler la direction d'acteur, j'ai joué dans mes propres films, (notamment dans le dernier «Buffer Zone», actuellement en mixage) et le fait aujourd'hui pour les autres. Mais je dois avouer que me retrouver dans cette situation dans «Danger Dave» a été assez violent. Suffisamment pour que David en soit arrivé à dire alors qu'il me filmait « Regarde-le, il aime pas ça! C'est en lui donnant la caméra que j'ai adopté un changement de point de vue. La première fois, on était à Marseille en train de marcher dans la rue. Il faisait très chaud. David portait ses sacs, bien lourds, et il râlait, comme souvent (comme moi aussi d'ailleurs!). Je lui ai dit: "Voilà, si t'es pas content, t'as qu'à prendre la caméra et je vais porter ton sac. Tu verras si c'est si facile de cadrer!". Ce retournement s'est reproduit plusieurs fois. Cette relation filmeur/filmé a été la chose la plus délicate du film à monter. Il ne fallait surtout pas en faire trop. Quand je sélectionnais trop de séquences où il tenait la caméra, ça faisait un peu "je suis en train de me regarder faire un

film" et naturellement ça ne fonctionnait plus. Finalement, je n'ai gardé qu'un moment où il prend la caméra en l'introduisant de manière à ce que l'on ne comprenne pas au début de la séquence que c'est lui qui filme. Ceci afin de provoquer un jeu avec le spectateur qui participe de ce questionnement plus vaste autour de cette idée d'être filmé. Et là, David, malgré l'état dans lequel il était, est parvenu à rentrer dans le dispositif sans que cela paraisse forcé.

Finalement, le rapport que j'ai entretenu avec David a été paradoxal: j'avais le sentiment en tournant qu'il ne donnait rien, qu'il allait falloir travailler sur une matière un peu monothématique, un peu cyclique, et puis, en découvrant les rushes j'ai compris qu'à sa manière il m'avait tout donné, réalisé sa folle générosité. En m'ouvrant toutes les portes du milieu du skate, il m'a permis de rencontrer des personnalités formidables, d'être accepté partout... Il m'a magnifiquement coopté. Quelque part, il a joué le jeu du dispositif sans trop en révéler.

Si David a parfois résisté, as-tu provoqué des choses afin de faire avancer ton film?

Bien sûr, parfois il traînait les pieds, comme dans la séquence aux Etats-Unis qui ouvre le film. Ce n'est pas du joué, c'est un moment où on a vraiment failli arrêter le film... C'est une séquence que j'affectionne, notamment parce que David y conserve tout son charisme. Il n'est pas quelqu'un qui va tenter de jouer la comédie. Il est certain que je me suis mis moi-même dans une situation où j'attendais la fin de quelque chose. Je voulais sonder la manière dont on gère la fin d'une carrière. Mais je me suis aperçu en cours de route que ça n'allait pas arriver du jour au lendemain. Il allait falloir attendre et parfois j'étais peut-être impatient. On tournait, je rentrais à Paris, je regardais un peu les images, je montais. On ne se voyait pas pendant trois-quatre semaines. Je revenais en lui disant: "J'ai vu les images, ça ne va pas, ça ne raconte pas suffisamment!".



Lui, entre-temps, il avait oublié la caméra, fait sa vie, et il trouvait ça un peu difficile, j'imagine, en me voyant débarquer tout excité: "On va tourner, dépêche toi...". On ne peut pas dire que j'ai provoqué une dramatisation au sens fictionnel du terme. J'ai tout simplement orienté les choses visuellement et narrativement afin de tenter de faire un film cru et émouvant, à l'instar de son personnage principal.

Ce qui est particulier aussi, c'est le parti-pris d'être toujours sur lui...

Oui. Le premier choix au montage a été finalement de ne faire un film que sur David. D'ailleurs ça m'a un peu provoqué une frustration vis à vis des autres skaters que j'avais filmés comme Hugo Liard, Jérôme Chevalier, Thibault Lenearts, Jean-Sébastien Gueze... Tous se confiaient de manière entière et naturelle. C'étaient des personnages magnifiques qui ouvraient de nouvelles portes

sur l'amitié, la vie en couple... Mais ces séquences nous faisaient perdre le fil de David. Elles n'avaient simplement pas leur place dans ce film qui ne pouvait pas être choral.

On sent tout de même qu'il est en porte-à-faux dans le milieu du skate actuel...

C'est l'une, si ce n'est la thématique du film, à l'instar de ce plan où David se fait prendre en photo dans un parking avec des jeunes. Là on voit vraiment qu'il est plus âgé que la plupart de ceux avec lesquels il traîne. Il devient, entre guillemets, le vieux skateur... D'ailleurs, peu de temps avant - et cela rehausse encore le caractère paradoxal du personnage -, on le voit skater en compétition: il déboule, il n'a pas dormi la veille, il est encore bourré et il skate plutôt bien... Ça, c'est lui. Il a toujours été capable de skater dans des conditions extrêmes. Ce n'est pas pour rien qu'on le surnomme Danger Dave (ça ne

vient pas de moi!), bien qu'il prétende «c'est quoi ce nom de merde!». Ce surnom lui a été attribué par des Autrichiens un jour qu'il skatait sous la pluie, alors que personne ne voulait aller dans un bol en béton glissant et donc dangereux!

Mais tu n'as pas trop mis en avant non plus son côté extrême, foutraque...

Non. Dans la vie, David est limite plus trash que ce qu'il paraît dans le film. Quand les gens du milieu ont su que je faisais un film avec lui, j'ai vite compris qu'ils s'attendaient à l'y voir se bourrer la gueule, taper sur des mecs. Parce que quand il boit, il a un côté schizophrénique, très agressif. Enfin, bien moins aujourd'hui il est vrai. C'est le genre de personne qui peut boire et ne se souvenir de rien le lendemain. Or, dans Danger Dave, on le voit très peu picoler. C'est quelque chose que j'ai plutôt retenu. Je voulais que le film aille dans une autre direction.

Comme je l'ai précisé, David n'est pas toujours dans l'empathie, mais il devient malgré lui de plus en plus touchant et émouvant au fur et à mesure que le film avance. Il était plus fort pour moi de révéler sa fragilité avec de l'amour et de la douceur... Bon après, ça reste David Martelleur, fort heureusement.

Ce film parle de la relation entre un réalisateur et un personnage qui se tournent autour et qui à leur manière en arrivent à poser les questions du documentaire: qu'est-ce que ça veut dire «filmer quelqu'un?» Est-ce que tu es d'accord, pas d'accord? En tout cas on en parle, et si tu n'es pas content, je ne suis pas content... Ma plus belle satisfaction c'est que David se reconnaisse dans le film et qu'il en soit fier. C'est ce qu'il m'a confié.

Propos recueillis à Paris, janvier 2014



PHILIPPE PETIT

Je suis né au bord du fleuve Garonne. J'ai grandi entre des ramettes de papier et des stylos.

De ma petite enfance, je conserve le souvenir d'une envie débordante de jouer la comédie. Au poisson, j'ai rapidement préféré la viande, à la campagne, la ville et à mes parents, mes amis.

Le son est venu avant l'image. Adolescent, je passais mes soirées, caché dans le couloir à imaginer les images des films que mes parents regardaient à la télévision. Le cinéma m'est apparu rapidement comme le seul refuge à une existence trop monocorde. Mon premier choc a été l'errance d'Harry Dean Stanton dans «Paris Texas». Depuis lors, la salle reste le lieu de vie synonyme de sérénité et d'éveil dont je ne saurais me passer.

J'ai eu mon Bac sans accros et sans brio. Je n'ai pas voulu faire l'armée et ai fait ce qu'il fallait pour ne pas la faire. J'ai étudié la réalisation à l'ESAV de Toulouse, puis, ne me supportant plus dans ma ville natale, j'ai réalisé mon premier court métrage «Primes de match» sur cette envie d'ailleurs.

J'ai joué dans ce film parce qu'il parlait de moi, parce que j'en avais envie et parce que je me trouvais bon. Je joue depuis lors dans

les films des autres et dans les miens, souvent par plaisir, parfois par nécessité. Le dernier en date étant «Buffer Zone» un projet dont je suis le seul et unique interprète. Une magnifique performance auto réalisée, parfaitement égocentrique et jubilatoire.

Je suis par la suite parti à l'INSAS de Bruxelles où j'ai vu plus de nuages que jamais et obtenu une Maîtrise, en programme d'échange. Au loin, Paris brillait de ses mille possibilités cinématographiques. Je m'y suis installé et y ai tourné mon premier format long «Insoucians» en 3 jours et ce, pas tant pour désacraliser ce premier rendez vous que pour avancer un geste cinématographique fort. J'ai par la suite rencontré Emmanuelle Lepers qui a souri quand je lui ai annoncé que le tournage de «Danger Dave» allait durer 5 années. Elle ne m'a jamais lâché.

Désormais, un besoin davantage axé sur le récit et les comédiens me pousse à travailler mon prochain projet «Continental» de manière moins «directe». Une nouvelle envie d'ailleurs m'amène à ne pas situer l'action de ce film dans cette ville aux 400 écrans dans laquelle je vis toujours.



FILMOGRAPHIE

AUTEUR / RÉALISATEUR

Cinéma

Continental (LM) En dev. Produit par Envie de Tempête. 2014.

Buffer Zone (MM).

Produit par les Films Hatari. 2014.

Danger Dave (LM). Produit par Petit Dragon et Nightshift. 2013.

Insoucians (LM) Produit par Artistic Images, Élia Films, 2005.

Un pied dans la tombe (MM) Produit par Lazennec Tout Court. 2001.

COMEDIEN

Cinéma

Eden (LM) Mia Hansen Love. CG Cinéma. 2013.

Colt 45 (LM) de Fabrice du Welz. La petite Reine. 2012

La Délicatesse (LM) de David et Stéphane Foenkinos. 247 Films. 2011

Je ne suis pas une princesse (LM) de Eva Ionesco. Les Productions Bagheera. 2011.

Crime (LM) de Vincent Ostria, Produit par Les Productions aléatoires. 2010.

Nonfilm (MM) de Quentin DUPIEUX. Produit par Analog Films. 2001

DAVID MARTELLEUR

11 Moments de vie

- 74: Naissance à Montiny sur Sambre
- 81: Divorce de ses parents
- 88: Commence le skate à Charleroi
- 88: Rencontre l'alcool
- 90: Retrouve sa mère après 3 ans d'absence
- 91: 1er tour en skate (Peter Stuyvesant Tour avec les Forbans.)
- 91,92: Champion de Belgique de rampe
- 94: Arrête le skate, rencontre la drogue, la fête
- 95: Arrête l'école
- 96: Premier démêlés avec la justice
- 05: Obtient un pro model (une planche de skate vendue à son nom)

10 Blessures de skate

- 91: Perd les 2 dents de devant
- 99: Fracture du péroné
- 00: Se retourne le poignet pour la première fois
- 01: 4 points de suture au menton
- 02: Première entorse de la cheville
- 02: 2 doigts cassés
- 03: Plusieurs côtes cassées
- 03: 2 doigts arrachés
- 04: Le coude déboîté
- 05: 7 points de suture au Tibia

De 2005 à aujourd'hui: cela restera un mystère, à l'heure de la rédaction de ce dossier de presse, Dave est en Asie et doit compléter cette liste mais nous l'attendons depuis des semaines: never ending story.



FICHE ARTISTIQUE ET TECHNIQUE

- Production:** PETIT DRAGON, Emmanuelle Lepers
- Co-Production:** NIGHTSHIFT, Julien Desplanques, Mathieu Hue
- Scénario et réalisation:** Philippe Petit
- Image:** Philippe Petit
- Son:** Philippe Petit
- Montage:** Albertine Lastéra, Thomas Marchand, Philippe Petit
- Avec:** David Martelleur, Philippe Petit, Guillaume Mocquin, Alex Giraud, Thibaut Lenaerts, Jean Sébastien Gueze, Chris Pfanner, Phil Zwijsen, Hugo Liard, Bertrand Trichet, Jérôme Campbell, Hjalte Halberg
- Etalonnage:** Mathieu Caplanne / Nighshift
- Post-production Son:** Benzène Music
- Montage Son / Bruitage:** Gaétan Chodzko
- Mixage:** Bruce Keen
- Supervision son:** Greg Musso / Benjamin Desplanques
- Bande Originale:** M83, FRUSTRATION, Greg Musso, Philippe Petit et Tho, 1000 sekouss
- Avec le Soutien de:** Carhartt WIP et Vans

87min / DCP / COULEUR / Stéréo-LCR 5.1 / France – 2014 / Visa n°139.378

AU CINEMA LE 18 JUIN

CONTACTS

Attaché de presse

Karine Durance
durancekarine@yahoo.fr
Tél. +33 6 10 75 73 74

Production

Emmanuelle Lepers
emma@petitdragon.fr

I Like Cinéma

Pierre-Nicolas Combe
pn.combe@ilikecinema.com

Carhartt WIP

pr@carhartt-wip.com

LINKS

Facebook Page

www.facebook.com/pages/Danger-Dave/338688799604855

Bande-annonce

<http://youtu.be/-eHfDBBVNa4>

Kit de photos à télécharger

http://download.carhartt-wip.com/Marketing/marketing/danger_dave_pr.zip